

Article

« Dissertation française sur les Femmes savantes »

[s.a.]

Études littéraires, vol. 14, n° 3, 1981, p. 554-555.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500561ar>

DOI: 10.7202/500561ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Dissertation française

**« Je consens qu'une femme ait des clartés de tout.
Mais je ne lui veux pas la passion choquante,
De se rendre savante, afin d'être savante. »**

« L'idéal de Molière est le bonheur de la société », nous dit l'abbé Calvet. Molière se donne donc tout entier à la correction des travers de son époque. Son zèle s'attaque tout particulièrement au pédantisme littéraire du XVII^e siècle. Deux de ses œuvres surtout, les *Précieuses Ridicules*, les *Femmes Savantes*, ridiculisent malicieusement ce défaut chez les femmes. Ce n'est pas tout cependant de signaler le mal, il faut y remédier ; Molière énonce donc sa théorie sur l'éducation des femmes.

L'auteur consent qu'une femme ait des clartés de tout. Il lui veut un esprit ouvert, sur les différentes questions de nature à l'intéresser. Les sciences, les lettres cultivent beaucoup ; Molière admet qu'une femme puisse avoir des notions des activités scientifiques et littéraires. Il veut bien aussi que l'esprit de la femme s'initie dans les autres domaines qui lui sont plus propres. Molière voit d'un bon œil cet intérêt intellectuel, mais il condamne sans pitié la licence et le doctorat. Il ne veut pas aux femmes la passion choquante de se rendre savantes afin d'être savantes. Il proteste contre certaines femmes dont le caractère excentrique les porte à se lancer bien au-dessus de leur faible esprit. Il condamne ces esprits révoltés contre leur propre nature trop humaine. Ces esprits désireux de s'élever au plus haut degré de la pensée et du savoir, pour qui l'attachement aux choses matérielles est un pesant fardeau. Ont-ils une banalité à dire, ils l'expriment avec tout l'esprit qu'ils croient avoir, et dans un style exagéré. En un mot, Molière condamne ces femmes livrées à l'étude, pour le simple plaisir de faire montre de leur science.

Cette théorie de Molière trancherait-elle la question féministe actuelle ? Molière a-t-il raison de condamner ainsi la science profonde chez la femme ? De nos jours, les circonstances n'exigent-elles pas plus de femmes docteurs en lettres ou en sciences ? Molière a parfaitement raison, il me semble. Évidemment, il serait absurde de nier toute science chez la femme. Son esprit n'est pas plus étroit, ni plus fermé

que celui de l'homme. En vertu d'une constitution d'esprit à peu près semblable, de quel droit lui refuserait-on la participation à la vie intellectuelle ? La femme n'est pas née inférieure à l'homme et ce serait un crime, de la regarder comme son esclave. Seulement Dieu a créé ces deux êtres, l'un sensible, délicat, l'autre fort, viril, afin que de leur union naisse le bonheur humain dans le mariage. Cette disparité dans leur tempérament, marque aussi la disparité dans leur rôle à remplir. La femme ne doit pas dépenser sa tendresse, sa délicatesse dans la politique, dans les finances ou dans les sciences d'un pays, mais sur le berceau de son enfant. L'homme n'est pas né pour tenir maison, il doit lutter pour son foyer, pour sa culture, pour son Église et pour sa patrie. Chacun de ces deux êtres porte en soi les desseins de la Providence, et il ne les fausse pas sans fausser sa propre nature. On objectera peut-être : « les qualités de la femme sont parfois supérieures à celles de l'homme ». Tant mieux pour elle, elle les fera valoir sur son époux, il en sera plus heureux et plus fort. On objectera encore qu'il y a grand avantage aujourd'hui pour le professionnel d'épouser une fille instruite. D'accord, mais n'y-a-t-il pas lieu d'être instruite et intéressée, sans être bachelière ou docteur en certaines matières ?

Qu'une femme ait des clartés de tout, comme le dit Molière, la chose paraît bien logique ; mais qu'elle quitte la voie tracée par Dieu lui-même, pour se lancer dans la science et partant dans la lutte contre l'homme, alors que son devoir est de l'aider et de le soutenir, il y a sûrement là un déplacement.

Demeurer au poste social où Dieu vous a placés, accomplir parfaitement la tâche qu'il nous a confiée, c'est là notre véritable vie de chrétiens et de citoyens. La vraie grandeur ne consiste pas dans la plus belle intelligence, mais dans l'accomplissement obscur et fidèle d'un petit devoir d'état.

*Archives du Séminaire de Québec
Classe de rhétorique, 1941*